



HAL
open science

Le Journal de Renoyal de Lescouble : des techniques anciennes aux nouvelles technologies

Norbert Dodille

► **To cite this version:**

Norbert Dodille. Le Journal de Renoyal de Lescouble : des techniques anciennes aux nouvelles technologies. *Revue historique de l’océan Indien*, 2006, Science, techniques et technologies dans l’océan Indien : XVIIe-XXIe siècle, 02, pp.75-83. hal-03412336

HAL Id: hal-03412336

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03412336>

Submitted on 3 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *Journal* de Renoyal de Lescouble : des techniques anciennes aux nouvelles technologies

Norbert Dodille

Université de La Réunion - CRLHOI

Quelques propos sur l'archive

Les historiens, et pour ce qui nous concerne, nous parlerons principalement des historiens de l'océan Indien, font appel dans la perspective de leurs recherches à plusieurs sortes de sources. Bien entendu, et pour commencer, aux travaux de leurs prédécesseurs ayant œuvré sur des sujets proches, voire identiques. Mais ils vont aussi au charbon, aux archives, consulter des documents conservés à leur intention. Il peut leur arriver, pour ce qui concerne tout au moins l'histoire récente, sinon « l'histoire immédiate », d'interroger ce qu'on appelle des « archives orales ». Ils se servent de la presse, des médias en général, etc. Il leur reste ensuite à croiser ces données pour s'assurer de leur validité.

Ces documents, ces sources, on le conçoit, ne sont sources et documents que dans la perspective de l'historien. Ils sont toujours et aussi *autre chose*. On s'en aperçoit de la manière la plus évidente lorsque les historiens font appel à des œuvres littéraires, et singulièrement des œuvres de fiction. Les *Marrons* de Louis Thimagène Houat (1844) ou *Bourbon pittoresque* de Dayot (1848), peuvent ainsi être cités, et sans toujours les précautions qu'on serait en droit d'attendre, pour évoquer la période du « marronnage ».

Mais dès lors qu'on s'adresse à des correspondances, ou à des journaux intimes, la *double nature* de l'archive est plus difficile à saisir.

A priori, le caractère documentaire d'un journal est ce qui saute aux yeux. Le journal, surtout lorsqu'il a été tenu par un personnage qui n'a pas le statut, ni même parfois à l'évidence la moindre trace de talent d'écrivain, est surtout retenu pour les détails qu'il fournit sur la vie quotidienne d'une époque. Il est l'Histoire vue au travers d'un regard individuel et subjectif. Or, la meilleure garantie de l'objectivité d'un historien est de pouvoir conjuguer des subjectivités contradictoires, ou simplement divergentes, de s'immiscer dans l'étroitesse d'un point de vue singulier.

L'autre avantage du journal, et particulièrement de celui dont nous allons parler, est son côté *innocent*. S'il est imbibé de l'idéologie, des préjugés, propres à son auteur, il est en revanche particulièrement rafraîchissant et même décapant par rapport au poids des mythes et des orientations interprétatives qui ne manquent jamais de brouiller le regard de l'historien lorsqu'il travaille sur une époque donnée.

Le journal de Lescouble : une édition fiable

Le journal de Lescouble, qu'il a tenu de 1811 à 1838, est connu de longue date par les historiens réunionnais, et a été très souvent cité¹. Il constituait indubitablement l'un des documents « vedettes » des archives où l'on pouvait le consulter, et a été publié pour la première fois intégralement en 1990². Peu d'études ont été consacrées cependant au journal en lui-même³.

L'édition du journal intégral, en 1990, a été effectuée avec le concours d'étudiants dans le cadre d'une formation à la recherche (essentiellement maîtrise et DEA) sous la direction d'un enseignant-chercheur « spécialiste » du journal intime⁴. Par ailleurs, et surtout, l'établissement du texte a été réalisé en collaboration avec un chartiste, Olivier Caudron⁵, qui a garanti la scientificité de la transcription et la rigueur de la publication. Enfin, un index des noms propres et la mise à disposition d'une riche documentation ont été assurés par Suzie Bachaud, des Archives départementales de La Réunion. Le journal est précédé d'une longue préface et suivi, en plus de l'index des noms propres, d'un index thématique et d'un glossaire.

Qui était Lescouble ?

Né à Saint-Denis en 1776 d'un père breton et d'une mère « créole », Renoyal de Lescouble passe une bonne partie de son enfance et son adolescence en France, où il séjourne de 1787 à 1796. Il se marie une première fois en 1796, divorce en 1800 à la faveur des nouvelles lois révolutionnaires, se remarie en 1801, divorce à nouveau en 1809 pour se remarier en 1810. Sa troisième femme meurt en 1823 (sa mort figure donc comme l'une des scènes du journal).

Lescouble a eu des enfants de ses différents mariages et qui ont suivi des carrières diverses. Il s'installe d'abord au Grand Hazier, puis aux Angos qu'il appelle les « Cocos ». Grand travailleur, détestant les dimanches⁶, il a la réputation d'être un touche à tout, artiste, artisan, bricoleur, technicien, pharmacien, médecin, musicien. Il meurt à Saint-Denis en 1838, à l'âge de 62 ans, après avoir abandonné la culture pour la peinture des décors du théâtre de la capitale.

1. Par exemple dans Robert Chaudenson, *Le Lexique du parler créole de La Réunion*, Paris, H. Champion, 2 v. (XLIX, 1249 p.), 1974.
2. Jean Baptiste Renoyal de Lescouble, *Journal d'un colon de l'île Bourbon*, texte établi et commenté par Norbert Dodille, Paris, Saint-Denis [Réunion], L'Harmattan, Éditions du Tramail, 3 v. (XL, 1501 p.), 1990.
3. A l'exception notable de Prosper Eve : « Perception de la mort par le propriétaire d'une plantation moyenne au début du XIX^e siècle » in Clade Wanquet, *Fragments pour une histoire des économies et sociétés de plantation à La Réunion*, Saint-Denis, Ile de La Réunion, Co-éditions du Service des publications et du Centre de documentation et de recherche en histoire régionale de l'Université de La Réunion, 1989, p. 95-108 ; ou encore : *Un quartier du « bon pays », Sainte-Suzanne de 1646 à nos jours*, Saint-André [Réunion], Océan éditions, 321 p., 1996.
4. En dehors de ma thèse d'état, *Le texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly. Correspondance et journaux intimes*. Droz, 1987 (*Histoire des idées et critique littéraire* n° 252), 313 p., j'ai écrit plusieurs articles sur les journaux intimes et les correspondances de Gide, Valéry Larbaud, etc. J'ai également publié plus tard : Yvonne Blondel, *Journal de guerre 1916-1917*. Front sud de la Roumanie, L'Harmattan, 2001, coll. Culture et diplomatie française, texte établi par Norbert Dodille. Préface et glossaire. 276 p.
5. D'Olivier Caudron on pourra lire : *Les Francs-créoles de l'île Bourbon*, Saint-Denis], CNH, 57 p., 1996 et *Esquisse d'une histoire intellectuelle des îles Mascariennes aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Fasano, Paris, Schena, Nizet, pp. 342-96, 1995, ouvrages dans lesquels il est question de Lescouble.
6. « C'est un jour bien amusant que le dimanche, on est la plupart du temps à se regarder le blanc des yeux. Pour moi, je sais toujours prendre mon parti, et aujourd'hui, par exemple je n'ai pas voulu m'amuser à m'ennuyer, à rien faire », p. 416. « J'ai déjà répété plusieurs fois que le dimanche était un jour fastidieux ; celui-ci s'est étudié à l'être plus encore que les autres », p. 549.

Comme on le voit, Lescouble est, à l'image du « type » balzacien, un personnage profondément singulier, original, et tire de sa singularité même une représentativité des plus larges.

Comme le montre le remarquable index de Suzie Bachaud, il a été mêlé à la vie de ses contemporains, qu'il a tous plus ou moins connus, de près ou de loin. Socialement, il est propriétaire d'une plantation qu'on peut qualifier de « moyenne », possédant une soixantaine d'esclaves en 1823 (d'après le recensement qu'il a fait lui-même dans son journal). Il se lance dans l'épopée du sucre au début des années vingt. Franc-maçon, franc-créole, il luttera pour défendre les intérêts de la classe à laquelle il appartient, et se montrera hostile, mais dans le même temps parfaitement conscient et résigné, à l'abolition de l'esclavage.

Exploiter le journal de Lescouble

Le journal de Lescouble ne représente pas moins de deux mille pages manuscrites, et il n'est pas aisé de savoir si une partie du journal a été perdue ou non⁷. Il représente donc (d'autant qu'il est parfois illustré par Lescouble) une mine d'informations sur la colonie bourbonnaise des années 1811-1838. Par sa position sociale moyenne, Lescouble est suffisamment informé des politiques successives menées dans la colonie et d'ailleurs assez intelligent pour les comprendre, les interpréter, les juger. Mais n'occupant aucune fonction politique ou de prestige, il n'est pas placé dans la nécessité de maquiller l'histoire.

Une première exploitation du journal est possible grâce à la mise à disposition du lecteur des index (thématique et de noms de personnes) et du glossaire. Ainsi, le remarquable travail de Prosper Ève sur la mort dans le journal de Lescouble⁸ aurait été grandement facilité, s'il avait été réalisé après 1990, par l'usage de l'index. De la même manière, l'index est un auxiliaire précieux pour une recherche sur l'usage des sciences et techniques dans le journal.

Un double journal

Bien qu'il ne dispose pas, loin s'en faut, des moyens des frères Desbassayns (qui sont cités à de nombreuses reprises dans le journal⁹), Lescouble va se lancer dans l'aventure sucrière et construire sa propre sucrerie en 1822-1823. Grâce aux travaux de Jean-François Géraud¹⁰, nous connaissons bien cette période, et il nous est ainsi possible de relire le journal dans ce contexte particulier.

Lescouble lui-même semble avoir attaché à la construction de cette sucrerie, et à tout ce qu'elle peut représenter en matière d'innovation et de recherches techniques, une importance toute particulière, puisqu'il va tenir un journal en partie dou-

7. L'hypothèse que je défends dans ma préface est que le journal est probablement à peu près complet.

8. Voir note 3.

9. Joseph une bonne trentaine de fois, Charles un peu moins.

10. En plus d'un mémoire de DEA et d'une thèse (Jean-François Géraud, *Archéologie industrielle des usines sucrières à La Réunion 1815-1915*. [S.l.] : [s.n.], 225 p., 1995 ; *Des habitations-sucreries aux usines sucrières, la « mise en sucre » de l'île Bourbon, 1810-1848*, [S.l.] : [s.n.], 4 vol., 2002) on pourra lire plusieurs articles sur ce sujet, dont : « 1810-1880 : les contradictions du siècle du sucre » in *Travaux & Documents n° 21*, Université de la Réunion, 2004.

ble au cours de ces deux années. Tandis qu'il poursuit normalement l'écriture de son journal, il tient dans le même temps un *journal courant*¹¹ réservé aux événements strictement liés à la construction de la sucrerie. Bien des éléments, y compris l'évocation des détails concernant la construction de la sucrerie, sont repris dans le journal ordinaire de Lescouble. Le « journal courant » est plutôt une sorte de seconde version du journal, « épuré » des éléments intimes que ce dernier peut contenir (fêtes, visites personnelles, événements familiaux, et particulièrement, en 1823, maladie et mort de son épouse). On peut dès lors supposer que le « journal courant » pouvait avoir une destination différente, pour ainsi dire encyclopédique, et servir à d'autres colons qui se lanceraient dans une entreprise semblable.

À la lecture du journal, on se rend compte à quel point Lescouble, pour mener son projet à bien doit réunir un nombre considérable de savoir-faire qui font appel tant à l'imagination du bricoleur qu'à l'inventivité du technicien, sans compter une remarquable efficacité dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la gestion des ressources humaines :

Lundy 5 [août 1822]

Louis et Pierre, maçons, entrent à l'ouvrage, ainsi que Marcelin de Dufrenés. On a commencé la maçonnerie de la batterie. Les Noirs toujours au bois. Cana et Adrien arrivés avec la meule et les cercles. On commence à travailler à la charpente (Marcelin, Pierre Josephe, Lindor). Paul est malade d'un abcès à la joue.

Jeudy 29 [août 1822]

La bande a quittée, après déjeuné, la fouille des pierres, pour descendre avec trois bœufs au bois rouge. Ils sont arrivés à trois heures avec deux cent cinquante briques et 300 l (ivres) de chaux. Ils ont été, après-dinée, faire un voyage de terre rouge. Montrose ne pouvant plus nous fournir de briques, nous prenons le parti d'en faire et nous commencerons demain. Les maçons on (t) maçonnés le tour de la cuite et la première voûte, ainsi qu'une partie de la voûte du cendrier. Auguste et Vertfeuille, avec Noël, P (ier)re Josephe, Lindor ont coupés et mis en place la sablière de la varangue du pavillon avec les montants. Mis en place le flambeau. Les charpentiers ont équaris une pièce de 26 pieds et commencés à abatre un tacamaca assez gros pour nous donner à peu près toutes les pièces secondaires de la sucrerie. Noirs de garde : Célestin, Marcelin, Sabine¹².

Lire le journal de Lescouble ?

La question se pose. Peut-on lire, à moins d'être un passionné d'histoire et de La Réunion, les 1 500 pages du journal de Lescouble d'affilée ? Peut-on lire en particulier, les pages du journal courant dont nous donnons ci-dessus deux courts exemples ?

11. Ce « journal courant » n'a pas été intégré à la publication du journal de Lescouble chez l'Harmattan et est donc resté inédit. Ce choix a été fait parce que la plupart des éléments du « journal courant » sont répétés dans le journal proprement dit.

12. Nous citons d'après notre édition (édition « diplomatique ») où l'orthographe de Lescouble a été scrupuleusement respectée.

Une lecture linéaire du journal semble quasiment impossible¹³ ou à tout le moins difficile. Un tel texte réclame d'autres pratiques de lecture. La simple mise en regard, la lecture parallèle du « journal courant » et du journal, par exemple, peut éveiller un intérêt immédiat : qu'est-ce qui est retenu ici et négligé là ?

De plus, pour beaucoup d'aspects du journal, une lecture linéaire est déceptive : il manque d'indispensables relais tels que la maîtrise du vocabulaire (médical, technique, botanique, et surtout le vocabulaire quotidien utilisé par Lescouble) et les renvois à l'histoire même du journal. Peut-on à vingt pages d'intervalle, se souvenir de qui, de quoi, il parle ? Un journal n'est pas un roman où l'auteur a soin d'instruire son lecteur et de mettre en place les relais indispensables à une lecture suivie.

La publication du journal, avec son appareil d'index et de glossaire constitue une avancée indéniable, puisqu'elle autorise une lecture transversale, thématique, et qu'elle permet de suivre des personnages à travers le texte. Mais le découpage thématique est nécessairement limité à un niveau d'arborescence relativement peu élevé. On peut retrouver des passages concernant des éléments techniques, mais on ne saurait faire figurer dans un index, par exemple, la totalité des termes qui appartiennent au vocabulaire du sucre.

Une version électronique du texte dont on pourrait imaginer la mise à disposition du public en négociation avec l'éditeur¹⁴ constituerait évidemment un atout supplémentaire puisqu'elle permettrait de naviguer à travers le texte.

Mais la limitation est ici d'un autre ordre : la version électronique qui ne serait qu'un simple doublet du texte publié nous offre certes une possibilité illimitée de recherches de *mots*, mais en aucun cas ne facilite la recherche de *référents*.

À titre d'exemple, le mot « esclave » est d'un emploi très exceptionnel et toujours lié à un contexte particulier, politique, juridique ou autre. Il n'y a que les personnages des romans « historiques » écrits de nos jours qui parlent de leurs « esclaves ». Lescouble, de même que ses contemporains, ne parle jamais de ses « esclaves », mais généralement de la « bande » avec laquelle il va travailler, ou des « Noirs ». Il peut également évoquer des esclaves à travers bien d'autres termes.

Du carton

Donnons un autre exemple.

Au début du « journal courant », c'est-à-dire au moment où Lescouble commence les travaux d'installation de sa sucrerie, on voit apparaître un « moulin à carton » :

Mardy 23 [juillet 1822] [...]

Déterminé l'emplacement de la sucrerie en général. Les Noirs continuent la fouille. Les menuisiers commencent le moulin à carton.

13. Rendons ici hommage aux chercheurs qui ont lu la totalité du journal sous sa forme manuscrite aux Archives départementales...

14. L'Harmattan publie depuis quelques années des textes en version électronique qui sont en vente sur le site de la librairie.

Mercredi 24 [...]

On a commencé l'arbre de la roue à carton. Mêmes travaux qu'hier.
Or, dans le journal, c'est d'un moulin à papier qu'il est question :

Mardi 23 [...]

J'ai déterminé aujourd'hui l'emplacement destiné à la sucrerie.

Mis une poig [n]ée à ma varlope. Nous avons commencés à ajuster les courbes de la roue à papier. Les jeunes gens ont été voir leur frère chez Desruisseaux, ce soir.

Nous avons commencés après-dînée à fouiller pour la batterie.

Mercredi 24 [...]

Continuation de la fouille. Les ouvriers font l'arbre de la roue à papier.

On voit la difficulté : il faudra faire une recherche des mots « papier », puis « carton », qui amèneront le lecteur sur de fausses pistes (les cartons à dessin de Lescouble ne manquent pas dans le texte), avant de comprendre que Lescouble utilise le carton dans une opération plus générale qui consiste à « couvrir », c'est à dire à fabriquer des « couvertures », autrement dit, la surface extérieure des « toits ». On imagine facilement la quantité de vocabulaire qu'il faudrait explorer, avec tous les égarements polysémiques (une « couverture » se met aussi sur un lit, etc.) avant de construire une lecture satisfaisante du témoignage de Lescouble sur la fabrication des couvertures.

Or celle-ci est loin de manquer d'intérêt. En effet, si Lescouble commence à mettre en place un moulin à papier ou à carton dès les premiers travaux de la sucrerie, c'est qu'il compte fabriquer lui-même les matériaux destinés aux couvertures des différents bâtiments. C'est aussi qu'il possède des recettes pour fabriquer ces matériaux, dont il a fait plusieurs essais :

1822 : J'ai commencé quelques essaies sur le carton-pierre¹⁵. Ce carton est imperméable et incombustible jusqu'à un certain point, et très propre, par sa solidité et sa résistance aux intempéries de l'atmosphère, à couvrir les maisons. Mon but est d'en fabriquer pour couvrir la maison que je veux bâtir à Sainte-Suzanne.

J'ai fait un essaie pour couverture qui m'a parfaitement réussi. J'ai fait un mélange de crotin de mulet, chaux terre rouge très compacte, colle forte, sirop et un peu d'huile. Ce mélange a été éten [d]u des deux côtés par une toile, à l'épaisseur d'une ligne en tout ; après avoir séché, il était tenace et très ferme et en frottant avec de l'eau et la main, je n'ai pas pu parvenir à le dissoudre. Je ferai encor quelques expériences pour déterminer au juste les proportions des ingrédients et aussi pour éprouver jusqu'à quel point ce mélange résistera au feu. Ceci pourrait être substitué au carton-pierre, dont la fabrication est plus longue et plus coûteuse.

15. Rappelons que le carton-pierre est aussi une « pâte de carton préparée de façon à imiter des ornements en plâtre ou en pierre » (Littre).

1829 : Nous avons eu de la pluie toute la nuit et par grains dans la journée. La couverture de la salle à manger étant entièrement pourie, il y pleuvait mieux que dehors. J'ai malgré le tems jettée à terre toute la vieille paille et recouvert avec des mandars de vacoua brut. Mais n'y ayant pas assez d'inclinaison au toit, il coule encore de manière à ne pas se pouvoir se servir de l'appartement, ce qui me force à en venir plutôt que je ne voulais à couvrir enfin en carton.

1830 : Les planches sont délignées et passées à la varlope, légèrement chan-friées pour que le dessous se touche et que le dessus soit un peu ouvert.

On introduira un mastique de goudron et d'ocre et on appliquera dessus une bande de toile goudronnée ; déjà, l'eau ne pourra plus s'introduire entre les planches et le carton qui sera mis par dessus formera une couverture parfaite.

J'ajouterai, à la manière décrite ci-dessus, qu'après avoir introduit le mastique dans les joints et que l'on laisse proéminent, il faut passer dessus une truelle très épaisse (de 1/2 pouce) fortement échauffée pour fondre le dit mastique pour qu'il, s'introduise parfaitement ; il faut même qu'il s'étende de trois à quatre lignes sur les deux planches jointes. Il faut aussi que les tringles de support soient assez rapprochées pour défendre aux planches de jouer l'une contre l'autre : quinze pouces d'intervalles entre les tringles remplissent ce but. Il faut aussi donner une couche générale du mélange, de 25 kg de goudron et 10 kg de résine, sur les planches avant d'y poser le carton qui déjà aura reçu quatre couches alternatives d'un côté et de l'autre. On donne la première et l'on étend le carton au soleil pour que son action fasse pénétrer la matière dans la substance du papier ; ensuite une seconde sur l'autre côté et la même opération répétée encore deux fois : le carton a alors la consistance d'un cuir de Russie et il est parfaitement imperméable.

Quand le tout est en place, le carton s'applique parfaitement sur les planches mais on l'arrête en outre par de petites pointes de trois en trois pouces à un 1/2 pouce des bords que l'on garni de mastique. Enfin, on passe une couche avec un bon guipon sur le tout et on y jette de la siure de bois qui lie le tout et le rend très régulier. On peut, par-dessus, jeter abondamment du sable. Cette couverture est certainement aussi solide et aussi sûre que n'importe quelle autre.

1831 : J'ai employé comme un essaie, une manière de poser le carton, qui je pense évitera d'abord l'inconvénient de laisser filtrer le goudron par les joints des planches et le maintiendra mieux. Ce moyen consiste à bien mouiller le carton pour le rendre très souple et à le coller fortement avec de la colle de manioc sur les planches. Il adhère fortement et se trouve ne former qu'un seul carton, tout d'une pièce. On le laisse bien sécher et on applique bouillant et avec une brosse le goudron par d'abord, qui s'imbibe dans le papier. Après, on donne une bonne couche du mélange de trois parties du goudron et de deux parties de brai sec. Si l'on peut ajouter du blanc d'Espagne ou de l'ocre, le mélange est parfait, mais, ceci peut toujours se faire après coup.

Depuis quelques temps, Gabou m'engageait à venir chez lui à la rivière du Mât, pour lui montrer à couvrir en carton. Diverses occupation m'en avaient empêché ; enfin lundy dernier du mois, voyant le temps au beau, je me mis en route après déjeuné pour me rendre chez lui ; j'étais un peu poussé aussi par le désir de voir Savariau, de retour de France depuis les premiers jours du mois, comme je l'ai écrit.

[...] *Mardy, le temps était passable et nous commençâmes notre opération par la submersion du carton dans le goudron bouillant. Le temps se dessida et nous eûmes de la pluie tout le reste de la journée.*

Arrivé chez Gabou, nous avons tout disposé dans la soirée, pour pouvoir commencer la couverture en carton, de sa guildiverie. Cette opération avait été interrompue par la pluie la dernière fois que j'ai été là-bas exprès pour cela; mais cette fois, nous avons été sur le point de laisser encore notre opération de côté, car dans la nuit suivante, nous avons eu beaucoup de pluie qui a continué toute la journée du samdy; ne désespérant pas cependant du dimanche, je suis resté dans l'espoir que le beau temps reparaitrait; c'est ce qui est effectivement arrivé, car le dimanche au matin le temps était très beau; nous [nous] sommes mis à l'œuvre, mais à dix heu [res], la pluie a recommencé à tomber; j'ai pen [sé] au moins poser assez de carton pour faire connaître aux ouvriers de l'établissement la manière d'opérer et de pouvoir se passer de moi.

Comme on peut voir, ce qui est en jeu ici, c'est toute une constellation de termes qui renvoient à une opération, la couverture, elle-même liée à la construction des toits, qui relève de la construction en général (de bâtiments divers tels que fours, cuisines, maisons, etc.).

De plus ces opérations se superposent et se croisent avec d'autres thématiques significatives. Par exemple, Lescouble écrit dans son journal des *recettes* qui peuvent être des recettes pour faire du carton mais aussi bien des recettes de cuisine, des recettes médicinales¹⁶, etc.

Enfin, la construction est liée aux relations de voisinage, à la transmission du savoir (Lescouble va *enseigner* la fabrication des couvertures en carton à ses voisins), à l'usage des esclaves (ce sont les petits Noirs qui montent sur les toits), etc.

Du journal manuscrit à la TEI

Beaucoup laisse à penser que le manuscrit de Lescouble tout personnel et intime qu'il pût être a théoriquement ou virtuellement pu avoir un *usage*¹⁷. Il constitue un recueil de souvenirs, un témoignage historique mais aussi un recueil encyclopédique.

C'est sur ce dernier point qu'il a sans doute le plus rapidement vieilli, les recettes que Lescouble a scrupuleusement notées étant, pour beaucoup d'entre elles, sorties d'usage.

Aujourd'hui, l'édition électronique, si elle a montré ses limites dans la diffusion de romans de plage, est devenue l'outil idéal pour la publication de documents tels que celui du journal de Lescouble dans la mesure où elle seule nous donne la possibilité de *pratiquer une lecture* d'un journal.

Bien entendu, comme je l'ai montré plus haut, édition électronique ne

16. « *Composition de certains médicaments ou remèdes* » (Litré).

17. Une étude resterait à faire sur ce point.

signifie pas transcription électronique d'un texte sous forme d'une simple copie numérique, ou plutôt d'un simple double numérique, puisque l'édition d'aujourd'hui, pour des raisons économiques, utilise le plus souvent des manuscrits électroniques sous forme de « prêts-à-clicher ».

Je donnerai tout d'abord l'exemple de l'édition du *Journal* de Marie Daniel Bourrée de Corberon, Paris - Saint-Petersbourg - Paris 1775-1781 édité par Pierre-Yves Beaurepaire, Dominique Taurisson et disponible sur le site internet « Ego-documents électroniques¹⁸ ». La lecture du journal s'organise à partir de principes d'usage faciles tels que :

- possibilité de consulter en vis-à-vis la page manuscrite en mode image et la page correspondante en transcription électronique
- définitions de « séquences-ancres » de relations, de sujets, de termes, dont une liste est préétablie et qui permet de naviguer ainsi dans le texte sachant qu'une même séquence peut renvoyer à plusieurs types de relations ou plusieurs thèmes.

Ce type d'édition a pris récemment un essor particulier avec le développement de la TEI (*Text encoding initiative*) dont l'exemple en français le plus remarquable est sans doute le projet Artamène¹⁹. Comme l'annonce la page d'accueil du site, pour le *Grand Cyrus*, le plus long roman de la langue française (12000 pages), la présentation hypertextuelle de cette œuvre est la seule possibilité de lui « rendre sa lisibilité ».

On ne saurait entrer ici dans le détail de la fabrication d'éditions TEI²⁰, dont les performances techniques et l'utilité ne sont plus à démontrer. Déjà, l'école des Chartes a mis en ligne un certain nombre de textes publiés en TEI que l'on peut consulter sur son site²¹. Mais il n'existe encore à La Réunion aucune initiative de ce genre. On pourrait imaginer, sinon souhaiter que le journal de Lescouble, qui présente l'avantage d'avoir déjà été transcrit en version électronique, puisse faire l'objet d'une édition en TEI qui permettrait d'associer, comme cela avait été fait précédemment pour l'édition papier, des étudiants en formation à la recherche, des chercheurs, des archivistes et des bibliothécaires.

NORBERT DODILLE EST PROFESSEUR DE LITTÉRATURE COMPARÉE
ndodille@wanadoo.fr

18. <http://egodoc.revues.org> et <http://egodoc.revues.org/corberon> pour le journal de Corberon (pages consultées le 10 octobre 2005).

19. Madeleine et Georges de Scudéry : *Artamène ou le Grand Cyrus*, <http://www.artamene.org> (page consultée le 10 octobre 2005). « Subventionné par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique (FNS) dans le cadre de la structure « professeur boursier », le projet « Artamène » est hébergé au sein de l'Institut de Littérature Française Moderne de l'Université de Neuchâtel. Il est élaboré par une équipe composée de Claude Bourqui (direction scientifique), Alexandre Gefen (conception technique), Barbara Selmeçi (assistante de recherche 2002-2005), Juliette Reid (assistante de recherche 2005-2006), Bérénice Selmeçi (auteur des fiches de personnages et de lieux). Il bénéficie également de la collaboration scientifique de spécialistes du roman baroque (Gerhard Penzkofer, Université de Würzburg, Günter Berger, Université de Bayreuth), ainsi que d'une contribution de l'ARTFL de l'Université de Chicago ».

20. Site officiel : www.tei-c.org (page consultée le 10 octobre 2005).

21. Site de l'école des Chartes. Éditions électroniques : <http://elec.enc.sorbonne.fr> (page consultée le 10 octobre 2005)